

L.A.P.D.

En hommage à l'un des maîtres du roman noir américain, Michael Connelly.

Mary Lester quitta à regret les bords de l'Odet, où elle venait de flâner un long moment, pour aller s'enfermer dans son bureau du commissariat de Quimper. Il y avait peu d'affaires intéressantes en ce moment, et seul son coéquipier, Jean-Pierre Fortin, semblait se satisfaire de cette situation. Il pouvait ainsi s'abandonner tout à loisir à sa lecture de *L'Équipe*...

Le brigadier qui était de service à l'accueil ce matin-là apostropha le capitaine Lester dès son arrivée, avec une phrase que Mary connaissait bien et qu'elle attendait vainement depuis quelques jours :

— Capitaine ! Le patron veut vous voir. D'urgence !

« Enfin ! pensa Mary. Où va-t-il m'expédier, cette fois-ci. Rennes, Nantes, Brest, Trébeurnou, Ploubihan ? »

Mary Lester, après être passée à son bureau pour dire bonjour à son fidèle Jipi, toqua à la porte de chêne qui portait la plaque de cuivre gravée au nom du commissionnaire divisionnaire Lucien Fabien et entra à l'invitation de celui-ci.

— Bonjour patron. Vous avez demandé à me voir d'urgence ?

— Bonjour Mary, fit Fabien d'un ton enjoué. Comment allez-vous ce matin ?

— Bien, patron. Et vous-même ? Vous me semblez assez guilleret aujourd'hui ?

Le divisionnaire accentua son sourire et se saisit de sa règle en teck qu'un tic ou un T.O.C. menaçait, en vain, de tordre... C'était, pour Mary, un signe que son patron allait lui confier une mission exceptionnelle.

— Je vous ai vue tout à l'heure vous attarder sur les bords de la rivière, observa Fabien. Vous n'aviez pas l'air très pressée de venir travailler. Au fait, avez-vous envisagé de prendre quelques vacances prochainement ?

— Pas précisément, patron. Peut-être irais-je passer quelques jours chez Monette¹ ou chez Nanette²...

— Et taquiner le gendarme, ajouta perfidement le commissaire.

— Oh, patron ! fit Mary, d'un ton faussement outré.

— Vous n'envisagez pas un nouveau voyage à l'autre bout du monde, comme celui que vous aviez fait en Australie³ ? demanda non moins perfidement Fabien.

— Mais enfin, patron, vous ne m'avez pas convoquée pour me parler de mes projets de vacances ?

— Non, enfin... de vacances, pas précisément. De voyage, peut-être... Au fait, je me suis laissé dire que vous parliez couramment l'anglais ?

La tournure de la conversation déconcertait un peu Mary Lester. Elle se demandait où voulait en venir le commissaire divisionnaire.

1. Voir *Te souviens-tu de Souliko'o* et *Sans verser de larmes*, par Jean Failler, aux éditions du Paléon, 2007-2008.

2. Voir *Dernière tournée*, nouvelle de J.-C. Colrat.

3. *Te souviens-tu de Souliko'o*, tome 2.

— Un voyage en Californie aux frais du contribuable, cela ne vous tenterait pas ? fit Fabien, l'air de vouloir rester indifférent.

— Quoi ? explosa Mary. Qu'est-ce que...

— Oh ! ce n'est pas une idée à moi, fit malicieusement Fabien. Voilà. Il va se tenir dans quelques semaines un congrès mondial de la Police à Los Angeles. Le contrôleur général Mervent a pensé que vous pourriez peut-être faire partie de la délégation française.

» Il va sans dire, ajouta le commissaire en tentant de froncer les sourcils, qu'un refus ne serait pas du meilleur effet...

Mary avait envie de rétorquer « Peu m'en chaut ! » tant il était vrai que le déroulement de sa carrière lui importait peu. D'ailleurs, elle aurait eu suffisamment de revenus pour se passer de travailler, compte tenu de l'héritage de la Gwrac'h et de l'invention du trésor du Louvre¹... mais ça le commissaire, et le contrôleur général, l'ignoraient !

— Alors, si c'est un ordre, répondit-elle...

C'est ainsi que Mary se retrouva à débarquer à « LAX », l'aéroport international de Los Angeles, au sein de la petite délégation de la Police française emmenée par le célèbre commissaire Moulin, dont les exploits avaient meublé quelques belles soirées sur une certaine chaîne de télévision non moins française. Mary avait déjà eu l'occasion de sympathiser avec lui lors de précédents congrès ou conférences. Le petit groupe, qui se sentait ici vraiment tout petit, fut accueilli par Thomas W. Barton *himself*, le patron de la police de Los Angeles, le redouté commandant du fameux LAPD (*Los Angeles Police Department*). Il était entouré par quelques-uns des meilleurs officiers et inspecteurs de ses services, et par quelques policiers en tenue. A voir ces hommes dont les pectoraux semblaient prêts à faire exploser leur uniforme bleu marine, on aurait pu croire que le gouverneur de Californie, le célébritissime Schwarzenegger, avait été cloné à plusieurs exemplaires... Mais il en fallait davantage pour impressionner une Mary Lester !

Le *Chief* y alla de son petit *speech*, et la traduction simultanée fut la bienvenue tant la langue de Shakespeare revue et visitée par les fils de l'Oncle Sam semblait loin des notions apprises laborieusement par nos policiers lors de leurs études. Si chacun comprit le mot *welcome*, le reste était plus difficile à suivre. Le chef de la police fit l'apologie du LAPD, le plus grand service de police du monde. Mary songea qu'aucun SRPJ français ne pouvait de toute façon rivaliser avec le LAPD et ses quelques neuf mille officiers pour environ quatre millions d'habitants. Mais cela, c'était le signe d'une ville tentaculaire et multiraciale livrée à la violence ordinaire. Et le LAPD s'était remis difficilement, s'il s'en était remis, des émeutes ayant suivi, en 1992, l'affaire Rodney King, ce Noir passé à tabac par deux policiers blancs qui avaient été acquittés.

Bien que le siège de l'état-major du LAPD, le Parker Center, au 150 North Los Angeles Street, était, à l'échelle de la ville, assez proche de l'aéroport du bord de mer, les policiers locaux avaient décidé de prendre le chemin des écoliers pour y mener leurs collègues français pour la réception organisée en leur honneur. La caravane de limousines traversa donc quelques beaux quartiers, Santa Monica, Ventura, Beverly Hills, et bien sûr Hollywood, puis s'engagea sur le Mulholland Drive d'où la vue était superbe sur l'étendue de la « Cité des Anges » qui descendait vers les rivages de l'Océan Pacifique.

Dans chaque voiture banalisée avaient pris place deux policiers américains et deux policiers français. Mary accompagnait un commandant qui avait fait partie de sa promotion à l'école de Police. Bernard lui rappelait son ami Jipi par sa stature, mais la graisse semblait avoir chez lui remplacé le muscle. Le chauffeur était un jeune sergent à la peau très foncé et à la courte chevelure crépue d'un noir de jais. A ses côtés, sur le siège du passager, avait pris place un inspecteur qui

1. Voir *La Bougresse et L'or du Louvre*, par Jean Failler, aux éditions du Palémon.

semblait avoir atteint l'âge de la retraite. Sa chevelure bouclée comportait plus de sel que de poivre, de même que la fine moustache qui lui barrait la lèvre supérieure à la manière d'Errol Flynn. De temps à autre il lâchait quelques mots à visée touristique. Il semblait quelque peu introverti et en tout cas cette promenade ne paraissait guère à son goût.

Il s'était présenté :

— *My name is Bosch, detective Bosch...*

(Mais nous ne donnerons à nos lecteurs que la version française des dialogues...)

— Je m'appelle Bosch, inspecteur Bosch, prénom Hieronymus...

— Ça rime avec *anonymous*, avait précisé le sergent qui paraissait nettement plus enjoué.

— ... mais on m'appelle Harry, ou seulement Bosch ! »

Cela avait immédiatement interpellé Mary : tout comme ses propres enquêtes donnaient lieu à des romans sous la plume de Jean Failler, les exploits de Harry Bosch étaient immortalisés par les romans noirs de Michael Connelly...

Et la petite caravane finit par arriver au centre de la ville, au building portant le nom de William H. Parker, mort en 1966, qui avait réformé profondément le LAPD après sa nomination à sa tête en 1950. Au cours de la réception, Bosch était plus taciturne que jamais, se demandant ce qu'il faisait au milieu de ces mondanités. Mary, elle, était intriguée par ce collègue mondialement connu, presque autant que le peintre du XV^e siècle dont il portait le nom – par un curieux caprice de sa mère – et dont les œuvres n'étaient pas moins étranges.

La journée qui suivit fut consacrée à diverses conférences, et Mary s'ennuya ferme. Bosch aussi.

On arrivait à la pause de midi. Soudain, un homme en uniforme fit irruption dans la salle et se précipita vers le *Chief* à qui il glissa quelques mots dans le creux de l'oreille. Tout aussitôt, Barton se leva et fit signe à Bosch et à Moulin de le suivre.

Quelques minutes après, le conférencier finissait sa prestation sous de maigres applaudissements. La foule des congressistes se dirigea alors vers la salle où serait servi un brunch, dans un brouhaha qui contrastait avec le silence feutré de la salle de conférences.

— Lester ! tonna la voix de Moulin. Pouvez-vous venir, s'il vous plait !

Surprise, Mary rejoignit le commissaire dans la pièce adjacente où discutaient ferme le chef de la police et son inspecteur vedette.

— Il vient de se produire, expliqua le commissaire, un événement très fâcheux qui touche tout autant nos amis américains que nous-mêmes. Le jeune acteur français J.-L. B., qui tourne actuellement un film dans les studios de Hollywood, vient d'être retrouvé mort dans un parc de la ville, vraisemblablement assassiné. Le chef Barton souhaiterait que le meilleur officier de police de notre délégation assiste l'inspecteur Bosch dans son enquête.

» J'ai pensé à toi, ma puce... ajouta-il en laissant tomber le ton officiel.

J.-L. B. était un comédien fort prometteur. Il y a trois ans, il avait obtenu le César du meilleur espoir masculin ; il avait remporté l'an dernier le prix d'interprétation masculine au festival de Cannes et il venait d'être nommé aux Oscars. Il avait décroché un miraculeux contrat pour être le second rôle dans un film tourné à Hollywood par l'un des très grands réalisateurs américains.

C'est ainsi que Mary se retrouva en tête à tête avec l'inspecteur Bosch qui se proposait de lui exposer les premiers éléments de l'affaire. Bosch semblait revivre sous l'effet de la poussée d'adrénaline que lui avait procurée la perspective d'une nouvelle enquête pour meurtre.

— C'est dans Echo Park, commença Bosch dans un anglais que Mary parvenait relativement bien à comprendre, que le corps de votre compatriote a été retrouvé ce matin par un joggeur. C'est un parc qui se trouve pas très loin d'ici, en bordure de Golden Hollywood Freeway, cette autoroute urbaine qui, avec son prolongement Santa Ana Freeway, traverse toute la ville du nord-ouest au

sud-est. Je connais bien ce lieu pour y avoir mené, il y a peu d'années, une enquête particulièrement mouvementée.¹

» Mes collègues de la patrouille du commissariat de Hollywood, parvenus les premiers sur les lieux, ont pensé de prime abord à une overdose... mais il semblerait, d'après les techniciens de la police scientifique, qu'un meurtre ne soit pas exclu. Nous en saurons davantage lorsqu'ils auront terminé leurs investigations. D'ores et déjà l'affaire a été confiée à la division centrale des Vols et Homicides² et m'a été dévolue par mon patron, le lieutenant Larry Grandle, en accord avec le chef Barton qui a souhaité m'associer un officier de police français en raison de la personnalité de la victime.³

» Je vous propose de nous rendre sur les lieux immédiatement.

Étonnamment, l'inspecteur Bosch semblait prêt à collaborer dans les meilleures conditions avec sa jeune et jolie collègue française. Et pourtant, Harry Bosch avait toujours eu des relations difficiles avec les femmes, tout ayant d'ailleurs commencé avec sa mère.⁴

Donc, l'inspecteur Bosch et le capitaine Lester se rendirent rapidement à l'Echo Park avec le véhicule banalisé du LAPD. Il passèrent le barrage de police grâce au badge de Bosch frappé à son matricule, le 2997, et accédèrent à la scène de crime délimitée par le ruban jaune déployé par les policiers du commissariat de Hollywood. Là, ils retrouvèrent l'équipier de Bosch, l'inspecteur Ignacio Ferras, dit Iggy, et le responsable de la brigade des homicides de Hollywood, l'inspecteur Jerry Edgar, qui n'était autre, d'ailleurs, qu'un ancien équipier de Bosch.

— Salut mec ! lança Edgar à Bosch. Waouh ! tu nous amènes une nouvelle... Elle est mignonne. Celle-là, faudrait que tu te la gardes cette fois !

— Ta gueule, Jerry ! Bon, les gars, je vous présente le capitaine Mary Lester, de la Police nationale française... Jerry Edgar... Ignacio Ferras...

— Appelez-moi Iggy, fit celui-ci.

— Ça va ! coupa Bosch qui avait toujours considéré que cet « Iggy » n'était pas digne d'un inspecteur des Vols et Homicides. Le capitaine Lester est présent à L.A. pour le congrès mondial de la Police. Comme notre victime est française, le chef Barton a pensé qu'il serait bien de l'associer à nos investigations. D'autant qu'il paraît que c'est un as en France !

» Voyons ce que nous dit notre légiste... Salut Doc !

— Bonjour Harry, lui répondit le Dr Joe Felton en lançant une œillade intriguée en direction de Mary.

Bosch fit de nouveau les présentations d'usage.

— Bon ! Voilà le topo, fit Felton. Que votre client soit un camé, cela ne fait pas de doute. Qu'il ait pris une grosse dose avant de mourir, c'est certain. Mais ce n'est pas la cause de la mort. Sous réserve des résultats de l'autopsie, il me semble que les vertèbres cervicales ont été brisées. Vous aurez un rapport complet en fin d'après-midi.

— Voilà ! et comme c'est un trop gros client pour ma petite brigade locale des homicides, je te refile le client, mec ! lança Edgar à Bosch.

1. *Echo Park*, de Michael Connelly, éd. du Seuil, 2007.

2. Le LAPD comporte vingt-et-une divisions territoriales équivalant à nos commissariats (*Hollywood Division*, *Harbor Division*, etc.), regroupées en quatre grands secteurs géographiques : *Operations-Central Bureau*, *Operations-Valley Bureau*, *Operations-South Bureau* et *Operations-West Bureau*. Sont rattachés directement au Chef de la Police des services centraux dont le *Detective Bureau* (soit Service des Inspecteurs) qui est une sorte de brigade criminelle, comprenant la *Robbery-Homicide Division* (soit division des Vols et Homicides) et d'autres unités spécialisées, comme la lutte contre le trafic de stupéfiants (*Gang and Narcotic Division*) et les unités de police scientifique (*Scientific Investigations Division*), ainsi que le fameux SWAT (*Special Weapons and Tactics*) sur le modèle duquel ont été créés nos GIGN et GIPN.

3. Le chef de la police et ses adjoints (*assistant chief* et *deputy chief*) constituent les organes de direction du LAPD. On pourrait comparer le *Chief* à un préfet de police tant il a un rôle politique localement. Les capitaines et lieutenants correspondent peu ou prou à nos commissaires. Les *detectives* (que l'on a l'habitude de traduire en français par « inspecteurs ») et les *sergeants* correspondent à nos officiers de police. Enfin les *Police officers* (quatre grades), contrairement à ce que leur titre pourrait laisser croire, sont des agents de police.

4. Voir *Le dernier coyote*, de Michael Connelly, éd. du Seuil, 1999.

Celui-ci se retourna vers Mary :

— Drogue. Assassinats ! Bienvenue à L.A., capitaine Lester !

De retour à Parker Center, Bosch fit son rapport au lieutenant Grandle. Puis il lança un certain nombre d'ordres à des sergents et agents, sous la houlette de Ferras, afin qu'ils recherchent tout ce qu'il était possible de trouver sur la personnalité de J.-L. B., sur son travail et ses relations à Hollywood, etc. De son côté, Mary téléphona à son petit génie informatique quimpérois, Albert Passepoil. En raison du décalage horaire, elle l'appela à son domicile, ce qui lui permis de saluer Mme Passepoil, « madame mère » car le petit lieutenant vivait chez sa maman, où il disposait d'un impressionnant matériel informatique.¹ Elle lui demanda à lui aussi de traquer la personnalité du comédien français.

L'ensemble des renseignements ainsi obtenus put être collationné alors que le rapport d'autopsie venait aussi d'être livré... Comme il était l'heure du dîner, Bosch proposa à Mary d'aller faire le point sur le dossier devant un steak *Chez Dan Tana*, un restaurant en vue de Santa Monica Boulevard spécialisé dans la viande rouge et dans lequel il avait ses entrées depuis peu. Ils s'installèrent dans un box de coin. Mary put repérer, parmi la nombreuse clientèle, des visages bien connus des amateurs de cinéma américain. Voilà qui aurait laissé ébaubie sa vieille amie Amandine Trépon !

Le légiste avait confirmé la mort par rupture des vertèbres cervicales, avec un gros hématome pariétal, et situait la mort entre 8 heures et 8 heures 30 hier matin, soit une demi-heure environ avant la découverte du corps par un promeneur. Il n'y avait pas eu de lutte. La victime avait semblé-t-il été poussée et, dans sa chute, avait heurté un rocher de la tête. Les analyses toxicologiques avaient confirmé une prise importante d'héroïne.

Le comédien était depuis deux mois à L.A. Il était hébergé dans une aile de la grosse villa du producteur du film, à Beverly Hill. Il était patent qu'il était héroïnomane. Par ailleurs, il avait une tendance à la bisexualité. À Paris, on lui connaissait quelques amants et quelques maîtresses. À Hollywood, on jasait sur une relation éventuelle avec sa partenaire dans le film qu'il tournait, qui était l'épouse du fils du réalisateur, à moins que ce ne fût avec le fils lui-même...

Bref, c'était une caricature du jeune homme branché en pleine ascension dans le monde du show-biz. En tout cas cette ascension avait été stoppée net un beau matin dans un parc de Los Angeles.

Bosch aurait parié que la solution se trouvait dans le milieu glauque des trafiquants de drogue. Mary, elle, penchait plutôt sur une querelle liée à ses aventures amoureuses...

L'inspecteur ramena sa collègue française à son hôtel et lui donna rendez-vous pour le lendemain matin afin d'aller chercher sur le terrain les éléments susceptibles de les amener à résoudre l'énigme.

Le lendemain matin, à huit heures précises, Bosch vint prendre Mary à son hôtel, le *Metro Plaza*, situé dans un quartier relativement tranquille et chic de la mégalopole californienne. C'est dans ce palace qu'était logée la délégation de la police française.

Elle l'attendait depuis une dizaine de minutes dans le hall en lisant distraitement le *Los Angeles Time*, qu'elle traduisait assez facilement en français au gré des articles qui l'interpellaient. Elle vit arriver la Crown Victoria banalisée de Bosch, une grosse voiture qu'elle s'était efforcée de bien

1. Voir *Ça ira mieux demain*, par Jean Failler, aux éditions du Palémon.

identifier la veille. Elle était de couleur beige et un monogramme Ford y figurait à l'avant et à l'arrière, comme sur n'importe quelle Fiesta européenne.

Harry Bosch lui inspirait un sentiment étrange. Il lui semblait monolithique, un peu comme l'acteur Clint Eastwood dont il avait certaines attitudes. Sa réputation d'enquêteur n'était plus à faire. Elle avait manifestement affaire à une grosse pointure, et pour tout dire, elle se sentait un peu perdue au milieu de cette jungle policière de Los Angeles, dans laquelle son coéquipier américain semblait se mouvoir avec une aisance déconcertante. À tel point qu'il en était impressionnant.

« Normal, après tout, se dit Mary. Il est ici chez lui et c'est ici qu'il a fait toute sa carrière. Quant à moi, je ne pars pas pour autant dans la bataille sans quelques atouts... Je pourrai sortir mes billes à l'occasion, à mesure que l'enquête avancera. »

Et, instinctivement, elle vérifia aussitôt que les quelques feuillets du rapport que lui avait communiqués Albert Passepoil sur J.-L. B. étaient bien là, pliés dans la poche de son blouson. Il y avait un CD aussi. Elle avait peut-être, grâce à ces documents, de quoi orienter l'enquête, le cas échéant. Après, on verrait, une fois sur le terrain.

Elle traversa le hall, poussa la porte à lourds battants vitrés et s'engouffra dans la Crown Vic. Bosch l'y attendait en souriant. Il avait chaussé ses lunettes de soleil, des Ray Bans. Il sentait l'eau de toilette de marque.

— Alors, miss, bien dormi ? fit Bosch d'un ton enjoué.

— Bien dormi, Harry. Mais s'il vous plait, appelez-moi Mary !

— C'est entendu, Mary ! Ce sera plus facile pour se parler. En plus c'est un prénom de par chez nous, que vous avez là. Et des Lester, ça ne manque pas non plus aux States...

— En effet, lui répondit Mary, tout sourire, mais sans toutefois s'étendre plus qu'il ne fallait sur l'origine de son patronyme anglo-saxon.

— OK, fit Bosch en hochant la tête. Pour le moment, nous allons rendre visite au producteur et réalisateur du film dans lequel tournait la victime. Il s'agit de Dave Warton, l'un des plus gros pondeurs de séries B de toute la côte ouest. De temps en temps, il lui arrive de faire un vrai film, généralement salué par la critique. Soi-disant qu'avec J.-L. B., il avait trouvé une nouvelle source d'inspiration qui allait le propulser très haut. C'est lui qui hébergeait l'acteur français, précisa t-il.

Bosch stoppa la voiture et se présenta devant l'interphone du porche qui délimitait l'entrée de la villa de Beverly Hills. La grille s'ouvrit dans une sorte de grésillement, et Bosch alla garer la Ford dans l'enceinte de la magnifique propriété, à l'ombre des palmiers qui encadraient une somptueuse piscine.

Un type assez corpulent, la quarantaine alerte, aux cheveux noirs coupés court, bien mis et portant des lunettes de soleil, se tenait debout sur le perron à colonnes de la superbe construction. Il portait un pantalon de toile de lin écru et une chemisette blanche impeccable. Il avait l'air ennuyé de celui qui a suffisamment d'ennuis comme ça et ne désire pas être dérangé. Bosch et Mary gravirent les degrés du perron.

— Bonjour, Monsieur Warton. Je suis l'inspecteur Harry Bosch de la brigade des vols et homicides, et voici le capitaine Mary Lester de la Police nationale française. Nous enquêtons dans le cadre de la mort de l'acteur J.-L. B. Peut-on entrer, je vous prie ?

— Oui, bien sûr, entrez, fit Warton sans enthousiasme. Mais je ne comprends pas ce que les vols et homicides ont à voir avec la mort de J.-L. B. Il s'agit d'un accident, suite à une overdose. Vous savez, J.-L. B était...

— D'accord, nous savons, le coupa Bosch. Nous souhaiterions simplement que vous répondiez à quelques questions. C'est à nous de déterminer s'il s'agit bien d'un accident dû à une overdose. Sommes-nous bien en phase, Monsieur Warton ?

— Mais, naturellement, fit le producteur en introduisant les policiers dans un petit salon aux murs clairs, richement meublé et décoré.

Il leur fit signe de s'asseoir.

— Je vous écoute, inspecteurs, lança-t-il à l'adresse de Mary et Bosch.

Sur un coup d'œil tacite, ce fut Bosch qui commença.

D'après ce que Mary avait compris, lorsqu'il le lui avait dit dans la voiture, Harry pensait que la solution du problème se trouvait dans le milieu glauque des trafiquants de drogue. Il en connaissait un rayon sur la question et pensait que l'acteur français s'était fait embobiner par un réseau organisé. Une sorte de collusion de la coke visant à saigner à blanc les fortunes des apprentis stars du show-biz, de la télé et du cinéma. Bref, une équipe organisée dans l'infiltration et la distribution de la drogue dans les milieux people.

L'idée n'était pas mauvaise, compte tenu de ce qui se passait régulièrement à L.A.

Mary lui avait alors demandé s'il ne croyait pas à une querelle liée à ses nombreuses liaisons amoureuses, et qui aurait mal tourné.

Bosch avait alors hoché la tête, comme pour signifier à Mary qu'il se pouvait qu'elle ait raison, mais aussi qu'elle pouvait se tromper sur toute la ligne.

— Vous savez, Mary, lui avait-il répondu, dans le cas présent, il ne faut pas oublier que J.-L. B. est mort camé jusqu'aux yeux. Même à supposer qu'une de ses copines ou l'un de ses copains de plumard l'aient un peu chahuté, aucun d'entre eux n'aurait été capable de le tuer de cette façon. Je veux dire d'être assez malin pour l'emmener jusqu'à Echo Park, de lui briser les vertèbres cervicales, puis de le pousser la tête la première contre un rocher. Parce que c'est comme ça que ça s'est passé à mon avis. Le légiste Felton nous a assez rabattu les oreilles avec cette histoire. Vous voyez ce que je veux dire ? Tous les amis de cet acteur étaient au moins aussi camés que lui. C'étaient des drogués, des putes et autres petites frappes qui ne pensent qu'à s'envoyer en l'air et se shooter moyennant un minimum d'emmerdes tout en se faisant un maximum de dollars. Je n'en vois pas un seul parmi eux qui puisse s'être montré suffisamment volontaire pour l'accompagner jusqu'à Echo Park pour le buter. Surtout à 8 heures du matin.

— Ouais, lui avait-elle alors rétorqué. Vous pensez que J.-L. B. avait plutôt rendez-vous avec son dealer et que la transaction s'est alors mal passée ? Pourtant, il a bien fallu qu'il se lève, lui aussi, non ?

— Je ne crois pas, Mary. Ces gens-là se font livrer à domicile. Dans la rue, ils sont *clean*. Rien à voir avec les junkies habituels. Il faut que je vous dise, Mary ; curieusement, cet acteur était un accro du jogging, en plus de la dope. On ne peut pas dire qu'il rechignait sur les efforts à faire pour continuer à vivre. À vivre à sa manière, mais à vivre malgré tout. À survivre, si vous préférez. C'est un peu paradoxal, mais c'est sans doute pour ça qu'il était réputé être un bon acteur et que Dave Warton a fini par le remarquer. J.-L. B. se donnait la peine de vouloir réussir malgré l'héroïne qui, il devait le savoir, aurait sa peau un jour ou l'autre. Vous savez, poursuivit-il, je vous dis ça, mais de fait, c'est le lieutenant Grandle qui m'a parlé de tous ces détails hier soir. Je veux dire que je n'ai pas grand mérite à vous parler de ce type que je ne connaissais que de réputation.

En proie à ses réflexions, Mary sursauta presque lorsque Harry posa sa première question au producteur Dave Warton :

— Monsieur Warton, nous aimerions savoir qui rendait visite à votre protégé. Qui le voyait ici chez vous. Bref qui il fréquentait. Autant vous le dire tout de suite, nous voulons savoir qui lui procurait l'héroïne dont il avait besoin, mais aussi qui pouvait lui en vouloir au point de vouloir l'assassiner.

L'homme expira bruyamment et parut réfléchir un court instant. Ses traits trahissaient une forte contrariété. Il passa l'une de ses mains dans sa chevelure courte et sombre. Mary remarqua qu'à son poignet brillait une énorme montre bracelet en métal gris et au cadran transparent qui, chose étrange, laissait voir le mécanisme. C'était un objet étonnant qui n'allait pas vraiment avec le personnage, se dit-elle. Une Rolex lui aurait mieux convenu.

— De l'assassiner ? fit-il incrédule. Mais c'est dingue ça... Vous savez, inspecteur, beaucoup de monde gravitait autour de J.-L. B. Aussi bien sur le tournage du film qu'ici, sous mon propre toit. Mais pour l'héroïne, je ne sais pas qui la lui procurait. Je puis vous l'assurer.

L'embarras du producteur n'avait échappé ni à Mary ni à Bosch qui l'invita à poursuivre.

— Et qui étaient ces personnes ? demanda Bosch.

— Un tas de gens, lâcha Warton. Des femmes, des jeunes types aussi. Il m'était difficile de lui refuser de recevoir quelques amis. C'était un garçon doué. Il aimait jouer, et il savait jouer... C'est sans doute ça qui aurait pu le sauver. Hélas, la drogue...

— Et parmi ces gens, quels sont ceux que vous connaissiez personnellement ? insista Bosch.

Après un temps de réflexion pendant lequel le visage de Warton sembla se défaire complètement, il enchaîna :

— Ma femme le voyait souvent. Sa cousine aussi, Kate Tarloc.

— Qui d'autre ?

— Je vous l'ai dit, inspecteur, un tas de gens. Mais ici, à part ma femme Laura et sa cousine, articula le producteur, il n'y avait que des jeunes que je ne connaissais pas. Enfin pas vraiment.

— Mais il y en avait que vous connaissiez de nom ? enchaîna Bosch.

— Oui, soupira Warton... Il y avait une dénommée Jessie. Jessie Kendall. Une belle grande brune qui venait souvent avec un ami à elle, un certain Darren Hopkins.

Il marqua un temps de réflexion et enchaîna.

— Je me souviens qu'ils formaient un drôle de couple. Elle était grande et jolie, et lui paraissait vraiment monstrueux, plutôt petit, mais avec une carrure de catcheur surmontée d'une tête de bille aux cheveux blond filasse... Avec ses jambes trop courtes, il faisait penser à une sorte de Frankenstein.

— Comment ça ?

— Et ben, en fait, il n'avait pas l'air tout à fait normal. Vous comprenez ? Il était court sur pattes, et avec ses grands bras, ses larges épaules et sa tête de bille... Enfin vous voyez le tableau, quoi.

— Personne d'autre ? demanda Bosch qui avait pris des notes sur un petit carnet à spirale.

— Non, je ne vois pas, ajouta Warton. Ici, ça allait et ça venait. Avec mon boulot, je ne pouvais pas faire attention à tout. J'étais juste impatient que le film soit bouclé. Il marqua une pause avant d'ajouter d'une voix éteinte : et il le sera plus jamais, maintenant, ce putain de film.

Après un temps il ajouta :

— Avec J.-L. B. on aurait pu y arriver. Si seulement il avait fait un peu moins le con ! Parce qu'il avait le talent, vous comprenez ? Il avait le talent.

Bosch hocha la tête et referma son petit carnet. Il lança à Mary un regard connivent et précisa à l'adresse de Warton.

— Le capitaine Mary Lester, de la Police nationale française, a également quelques questions à vous poser. Elle est associée à l'enquête sur ordre du lieutenant Larry Grandle. J.-L. B. était pour la France et les Français un compatriote de renom. Vous n'y voyez pas d'objection ?

— Non, c'est comme vous voudrez, fit Warton résigné.

— Monsieur Warton, commença Mary, vous avez dit tout à l'heure que votre épouse Laura voyait J.-L. B. régulièrement. Comment viviez-vous cette relation ?

— Voulez-vous que je vous dise ? J'en sais rien, miss, répliqua le producteur. Comment voulez-vous que je sache ? J'étais pas souvent à la maison. Mon boulot me prend tout mon temps, vous comprenez ? J.-L. B. lui, avait plus de loisirs. Et Laura aussi...

L'homme baissa la tête, comme surpris d'avoir pu dévoiler à une femme un secret si lourd à porter. Il avait l'air de n'en mener pas large mais semblait rester vigilant.

— D'accord, fit Mary. Et en ce qui concerne sa cousine, vous n'en savez pas plus, j'imagine ?

— Ben non, fit-il en jetant à Mary un regard trouble.

— Y avait-il une bonne entente entre votre femme et sa cousine Kate ?

Le producteur de films de série B haussa les épaules d'un air las.

— Comment voulez-vous que je sache ? articula-t-il. Il parut réfléchir puis ajouta : enfin, ça m'étonnerait... Pour tout vous dire, je pense vraiment qu'elles ne pouvaient pas se blairer, mais comment savoir au juste ?

— Et pourquoi ne pouvaient-elles pas se blairer, d'après vous ?

Mary s'attendait à ce qu'il lui sorte un truc du genre « comment voulez-vous que je sache », mais contre toute attente, il lui répondit précisément :

— Kate a toujours été jalouse de Laura. Et ça ne date pas d'hier, vous pouvez me croire...

— Et cette Jessie dont vous nous avez parlé, ainsi que son compagnon à la tête de bille, qu'est-ce que vous pouvez nous en dire ? Comment se fait-il que vous les connaissiez mieux que les autres relations de J.-L. B. ?

Dave Warton réfléchit un court instant pendant lequel son regard se perdit dans le vide, bien qu'il semblait fixer le détail d'une ancienne photo d'acteur des sixties accrochée au mur dans son cadre de bois précieux.

— C'est Jessie qui m'a dit un jour que Laura couchait avec J.-L. B et que je ferais bien de la surveiller de près, lâcha-t-il d'une voix fatiguée. Et l'autre, son copain, Frankenstein, rigolait comme un con, je me souviens. Comme si ça lui faisait plaisir...

— Je comprends, Monsieur Warton. Mais qu'est-ce que Jessie et son ami Frankenstein étaient réellement censés vous faire comprendre à ce moment précis, d'après vous ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Que j'étais cocu, j'imagine.

— Sans doute, admit Mary, mais encore ? Jessie Kendall essayait-elle de vous influencer ?

Dave Warton haussa les épaules, sans répondre.

« Qu'est-ce qu'il en savait, lui ? » pensa Mary, presque au bord du fou rire.

Un peu plus d'une demi-heure plus tard, la Crown Victoria roulait sur le freeway qui reliait Beverly Hills à Los Angeles. Harry Bosch paraissait réfléchir à tout ce qui s'était dit lors de l'audition de Dave Warton. En vrai pro, il semblait analyser toutes les conversations qui avaient eu lieu dans la villa du producteur. Mary Lester, quant à elle, se confortait dans le fait qu'une querelle liée aux multiples aventures amoureuses de la victime avait poussé une personne de son entourage à vouloir le supprimer. Pour elle, de nombreux éléments de la conversation qu'elle avait eue avec le producteur désenchanté venaient corroborer le fameux rapport d'Albert Passepoil qu'elle tenait contre elle. Mais le moment d'en faire part à Harry n'était pas encore venu. Il convenait de le laisser s'exprimer lui-même. D'autant qu'elle était en terre étrangère et ne disposait pas encore de suffisamment d'éléments pour avoir une certitude, une intime conviction simplement. À ce stade de l'enquête, elle pouvait fort bien se tromper et, perfectionniste, elle ne voulait pas démeriter aux yeux du ténébreux Harry Bosch.

Ils prirent l'une des sorties qui menait aux abords de Hollywood pour aller prendre un café en ville. Mary s'en remettait totalement à son équipier pour se diriger dans les méandres et enchevêtrements sauvages de cette cité tentaculaire. Ils stationnèrent un peu plus tard devant un *coffee shop* où l'on pouvait aussi déjeuner ou boire une bière.

Attablés dans un coin de l'établissement devant un café et quelques *doughnuts*, Bosch sortit ses notes et proposa à Mary de lui exposer ce qu'il pensait de l'affaire.

— Savez-vous que ce type est un ami de grands metteurs en scène, Mary ? fit Bosch sur un ton si enjoué qu'elle en avait presque du mal à reconnaître le fameux inspecteur Bosch que décrivait plus sombrement Michael Connelly dans ses romans. C'est un copain à Steven Spielberg, à Ron Howard, pour ne citer que ceux-là. D'habitude, il est beaucoup plus causant, plus convivial, comme vous dites en France. Je ne l'ai pas trouvé en grande forme aujourd'hui. Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous qu'il nous ait menés en bateau tout à l'heure ? fit Bosch en redevenant sérieux.

— Pour être franche, répondit Mary, je crois que Dave Warton nous a menti. Menti par omission surtout !

Bosch hochâ la tête, comme pour signifier qu'il était d'accord avec Mary.

— Bien vu Mary. Je ne vous apprendrais donc pas que Laura Warton donnait la réplique à J.-L. B dans le film qui était en cours de tournage, n'est-ce pas ?

— Non, en effet, Harry. Ni qu'elle est tombée dans les bras de ce dernier bien avant le premier coup de manivelle, d'ailleurs. A ce sujet, il semblerait que son producteur de mari ne se soit pas méfié outre mesure. On pourrait même dire qu'il ait joué le rôle d'entremetteur.

— C'est tout à fait ça, fit Bosch en hochant la tête. Dave Warton n'est qu'un entremetteur. Le seul truc qui l'intéresse, c'est son cinéma. Sa femme n'est pour lui ni plus ni moins qu'une actrice comme les autres, et il s'en sert en tant que telle. De fait, qu'elle lui soit infidèle ne le touche pas le moins du monde, enfin c'est ce qu'il semble. C'est le business qui branche des mecs comme lui. Mais au fait, c'était quoi, le message que Jessie et son copain Frankenstein voulaient faire passer à Dave, selon vous ? ajouta-t-il, pertinent.

Mary Lester s'attendait un peu à cette question. Après tout, elle n'avait rien à cacher de ses soupçons à Bosch.

— Je pense, Harry, que cette Jessie en voulait à Warton parce qu'elle avait sans doute d'autres projets pour l'attribution du rôle dans le film aux côtés de J.-L. B. Après tout, c'est peut-être elle qui fournissait l'héroïne à l'acteur. Sans doute faisait-elle partie de ces réseaux qui tentent de s'infiltrer dans les milieux people pour leur soutirer de l'argent. Ces fameuses équipes organisées dont vous m'avez parlé tout à l'heure.

— C'est plausible, dit Harry. Votre théorie tient la route, sauf que ces gens-là se foutent pas mal de savoir qui va faire ou non du cinéma. Ils ont assez de prétendants comme ça à pigeonner. Alors pourquoi se fatigueraient-ils à jouer les entremetteurs ?

— Justement, fit Mary, pourquoi Jessie n'aurait-elle pas fait le jeu de Kate Tarloc ? Elle et Laura Warton ne pouvaient pas se blairer, vous vous souvenez ? Dave nous a dit qu'elles se jalouaient depuis longtemps. Je verrais assez bien Jessie et son copain payés pour venger Kate parce qu'elle n'avait pas eu le rôle.

— En effet, fit Bosch, on peut voir les choses comme ça aussi. Bon, nous n'allons négliger aucune piste. Nous allons rendre visite à Kate, à Jessie et son copain. Quant à Laura, Dave m'a dit que nous la trouverions au domicile conjugal en fin d'après-midi. On y va, Mary ?

— Allons-y, Harry ! lança-t-elle enthousiaste, après avoir délaissé son dernier *doughnuts* qu'elle aurait volontiers échangé contre une vraie tartine de beurre salé. Le mal du pays, sans doute.

Toutefois, mal du pays ou pas, il fallait y aller ! Ils y allèrent et apprirent à se connaître un peu mieux. Bosch lui avait parlé de son amie du FBI, Rachel Walling, avec qui il avait récemment mené une enquête que le bureau fédéral avait prise plus qu'au sérieux ; carrément au niveau d'une menace terroriste presque comparable à la tragédie du 11-Septembre-2001, sous forme d'attentat à la bombe sale ! Pourtant, il n'y avait là-dessous qu'une sordide histoire de crime passionnel.¹

Mary, quant à elle, lui avait raconté comment elle était parvenue à faire arrêter une bande de braconniers, trafiquants de grand gibier qui opéraient dans les bois qui bordaient un lac artificiel. Comment cette bande, organisée presque en autarcie familiale, se jouait de la Gendarmerie et des gardes-chasse. Comment enfin, elle avait, elle aussi, soulevé ce qui aurait pu ressembler à un crime passionnel au cours de cette enquête... Pourquoi elle avait finalement laissé filer l'histoire.²

Bosch avait hoché la tête, comme pour lui exprimer qu'à sa place il en aurait fait tout autant, dans de telles circonstances.

Cela l'avait touchée.

De retour au *Metro Plaza Hotel*, Mary faisait le point de sa journée. Il était près de 19 h 00, et elle avait souhaité s'isoler dans un petit salon où elle sirotait un *Tequila Sunrise light*, très couleur locale. Ils avaient vu et entendu, Bosch et elle, la jeune Kate Tarloc, la belle et sulfureuse Jessie

1 . Cf. *À genoux*, de Michael Connelly, éd. du Seuil (2008).

2 . Cf. *Il vous suffira de mourir*, de Jean Failler, éd. du Palémon.

Kendall ainsi que la pulpeuse Laura Warton, épouse du producteur de séries B. Seul Tête-de-Bille, Frankenstein, manquait à l'appel, pointant aux abonnés absents. Jessie leur avait déclaré qu'elle ne savait absolument pas où il se trouvait depuis que J.-L. B. avait été retrouvé mort. Il n'était pas à son domicile et ne répondait pas lorsqu'on l'appelait sur son portable. Bosch lui avait alors signifié de se tenir désormais à la disposition de la police et l'avait assignée à domicile jusqu'à nouvel ordre.

Mary Lester se remémorait les différents interrogatoires de la journée, menés tambour battant. Elle essayait de comprendre les éventuelles motivations des uns et des autres concernant l'assassinat de l'acteur français. Elle tâchait surtout de corroborer leurs dires au fameux rapport que lui avait fourni Albert Passepoil et dont elle n'avait pas encore parlé à Harry Bosch.

Au demeurant, elle essayait de renforcer son intime conviction. Et plus elle y pensait...

Ce qui lui paraissait curieux dans cette histoire, c'est que Bosch n'était pas loin de rejoindre la sienne. Sauf que, s'ils étaient d'accord sur l'identité probable du tueur, les mobiles de celui-ci différaient. Ou plutôt, c'étaient les commanditaires qui s'étaient servis de Darren Hopkins pour assassiner l'acteur qui n'étaient pas les mêmes.

« Rien d'étonnant à cela, pensa-t-elle. Dès demain, je ferai part à Harry de mon fameux rapport Passepoil. Il faut qu'il voit ça avant de s'égarer sur une fausse piste. Même si le célèbre inspecteur n'avait pas pour habitude de se fourvoyer ou de s'en laisser conter par ses pairs, fussent-ils français. »

Au final, ils avaient écouté les propos évaporés d'une Laura Warton au bord de la crise de nerfs. Elle avait reconnu être l'amant de J.-L. B., un garçon si gentil, tellement *frenchie*, bourré de talent, et elle ne comprenait pas qu'on ait pu s'en prendre à lui. Pas même son mari – elle en était sûre – qui était au courant de leur liaison mais fermait les yeux tout en dirigeant leurs rôles dans le film qu'ils tournaient ensemble.

— La vie de mon mari, leur avait-elle déclaré, est entièrement dédiée au cinéma. Il n'est pas fait pour un grand amour, juste pour de grands films, avait-elle précisé, emphatique.

Kate Tarloc n'avait pas été mal non plus. Dans le genre prétendante évincée, il était difficile de faire mieux. Pour elle, sa cousine Laura, qui lui pourrissait régulièrement la vie, avait tout fait pour l'éloigner des plateaux et lui piquer son mec en l'achetant avec les dollars de son mari.

— Dave est un faible, un loser, avait-elle conclu. S'il en avait eu un peu plus là où je pense, non seulement il serait aujourd'hui au niveau des plus grands, mais surtout, il aurait largué sa connaissance de femme depuis longtemps.

À présent que J.-L. avait été tué, qu'est-ce que tout cela pouvait bien lui foutre. Et elle s'était mise à pleurer.

De toute évidence, celle des trois femmes qui tenait le mieux la route, était sans conteste la belle Jessie. C'était aussi, et de loin, la plus intelligente, mais surtout la plus mystérieuse. Interrogée au sujet de son ami à tête de bille, le fameux Frankenstein, elle avait déclaré :

— Darren est un garçon formidable. C'est un être sensible et cultivé. Je suis inquiète de ne plus avoir de ses nouvelles. Lui et moi étions des proches de J.-L. B., des amis tout simplement.

« Tu parles ! » avait pensé Mary, suivie en cela par Harry. Elle seule avait paru capable à Mary comme à Bosch de monter tout un complot pour faire basculer l'existence du comédien français. Et certainement avec l'aide de son copain Darren. Avec son impressionnante carrure et ses longs bras, l'individu était franchement inquiétant ; il avait tout d'un étrangleur. Mary avait pu le constater en examinant une photo de l'individu portée au dossier en provenance du LAPD. Restait à connaître celui ou celle qui avait payé l'équipe pour éliminer l'acteur.

Interrogée sur les cousines Laura et Kate, Jessie avait enfoncé le clou.

— Ces deux-là, si elles avaient pu s'entre-tuer, elles l'auraient fait. Et sans l'aide de personne, croyez-moi !

Cette dernière remarque n'avait toutefois pas manqué d'intriguer Bosch et Mary. Jessie sous-entendait donc qu'on ait pu faire appel à une tierce personne pour tuer J.-L. B. ?

Peu après, Harry avait donné son avis sur l'affaire à Mary. Sans vouloir lui imposer quoi que ce soit, il avait avancé que d'après lui, et au vu des éléments dont ils disposaient à ce stade de l'enquête, Jessie, qu'il n'avait pas pris la peine d'arrêter pour le moment mais avait placée sous surveillance, constituait à ses yeux la plaque tournante de l'histoire. Elle s'était infiltrée dans l'univers de J.-L. B. pour lui soutirer de l'argent, tout en lui fournissant de la dope de première qualité. Mais à mesure que les cachets de l'acteur augmentaient, le prix de l'héroïne faisait lui aussi des bonds aussi inattendus que rendus nécessaires par l'impitoyable loi du marché.

L'acteur avait alors dû se rebiffer, puis menacer Jessie, jusqu'à ce que celle-ci lui envoie son homme de main pour l'intimider et enfin pour le faire taire... Définitivement.

— Je suis prêt à parier, avait conclu Bosch, que le compte en banque de J.-L. B est vide à présent et que, de fait, il n'intéressait plus notre équipe de dealers haut de gamme. À l'heure qu'il est, Hopkins doit déjà être infiltré dans le sillage d'un chanteur en vogue, ou d'un nouveau présentateur de reality-show à la télé... Avec une autre hôtesse du genre de Jessie Kendall.

» La seule chose qui me gêne un peu, avait-il ajouté, c'est qu'ils n'ont pas attendu la fin du tournage du film pour le trucider. Ils devaient bien se douter que J.-L. B. aurait alors de quoi se renflouer... De fait, ajouta-t-il, ils l'ont tué dans l'urgence. Ce qui implique qu'on ait pu les manipuler.

C'est aussi ce que pensait Mary Lester. Sauf qu'elle n'était pour sa part pas vraiment convaincue que c'était uniquement à cause d'une histoire de stupéfiants que Darren Hopkins avait éliminé l'acteur.

Le lendemain matin, après une bonne nuit de sommeil réparatrice, Mary Lester se retrouvait à Parker Center, au sein du LAPD, dans la salle des inspecteurs du 7^e étage où Harry Bosch disposait d'un box privé, délimité par des cloisons en partie vitrées et opaques. Ils firent tous deux le point de la situation. Mary fit part à son coéquipier américain de ses doutes quant au motif de la drogue comme déclencheur de l'assassinat de l'acteur français.

— Vous voyez autre chose, Mary ? lui demanda-t-il en la fixant de son regard perçant. Cette histoire de jalousie entre Kate et Laura ?

— Précisément, Harry, fit-elle en soutenant son regard. J'ai quelque chose à vous montrer à ce sujet. Mais voyez-vous, je pense que c'était précisément J.-L. B. qui était au centre de leurs jalousies respectives. Et dans ce cas précis, ça a pu lui être fatal. Mais regardez plutôt.

Elle sortit de la poche intérieure de son blouson le rapport de son collègue Passepoil, du commissariat de Quimper. Elle en avait imprimé une version traduite en anglais assortie d'un CD enregistré la veille et qui, à n'en pas douter, allait ouvrir les yeux à Bosch.

Après sa lecture attentive du rapport, sur lequel figuraient les pedigrees avec photos de quelques personnages ayant approché de près ou de loin J.-L. B. en France, dont son producteur et ami intime, Bosch sortit de l'un de ses tiroirs un ordinateur portable qu'il connecta aussitôt. Il semblait surexcité, et Mary l'aida à configurer l'appareil en mode lecture de CD.

Il y avait là une vidéo d'une durée d'environ six à sept minutes qui avait été enregistrée au Festival du film américain, à Deauville, quelques semaines auparavant. Bosch fut immédiatement intéressé. Attentifs tous les deux, ils regardèrent en silence le film qui était d'assez bonne qualité.

Sur fond de réception en bord de mer, on y voyait de nombreuses stars du cinéma made in USA, des acteurs plus ou moins connus accompagnés de metteurs en scène et de producteurs, d'imprésarios. Tout ce beau monde, superbement vêtu, évoluait en plein air dans ce qui ressemblait à une garden-party. De petits groupes se formaient ici et là et papillonnaient autour d'un buffet bien garni, tandis que des serveurs stylés évoluaient autour d'eux pour servir le champagne sans modération. Hommes et femmes se mouvaient à l'aise dans leurs luxueuses tenues de tissus légers aux teintes pastel.

— C'est là, intervint Mary.

La caméra fit un zoom pour suivre l'évolution d'un petit groupe assez éloigné et qui semblait soudain s'agiter. Après un léger flou, la caméra se stabilisa à nouveau et l'on vit distinctement J.-L. B. pris à partie par une Kate Tarloc au visage défiguré par la haine. L'opérateur avait poussé le son et l'on put entendre distinctement les propos de l'actrice.

« Espèce de salopard ! Tu crois peut-être t'en tirer comme ça, hein ? criait la femme, au bord de l'hystérie. Mais tu me connais mal, mon vieux. Je ne me laisserai pas faire, crois-moi. Tu n'avais pas le droit de me larguer comme ça. Le rôle était à moi, tu le sais bien ! C'est toi qui t'es arrangé avec Laura pour me virer de la distribution ! En même temps tu mettais cette pétasse dans ton lit et les dollars de Dave dans ta poche ! Tu n'es qu'un fumier, tu m'as trahie, J.-L., mais j'aurai ta peau ! J'aurai ta peau et celle de cette dinde de Laura, je te le promets, tu entends ! »

Et dans un geste aussi prompt que libérateur, Kate Tarloc balançait avec rage le contenu de sa coupe de champagne au visage de l'acteur stupéfait, juste avant que le service de sécurité n'intervienne en douceur.

— Et ce n'est pas tout, coupa Mary en agrandissant l'image. Regardez bien qui voilà, fit-elle lorsque deux personnages se tenant légèrement en retrait apparurent nettement sur l'écran.

Dans le cadre de la vidéo se tenaient à présent Jessie Kendall et Darren Hopkins. Ils semblaient rayonnants après avoir assisté à la scène en observateurs attentifs. Ils avaient l'air de commenter l'évènement mais leurs propos n'étaient pas audibles. Le reste de la vidéo leur montra que, chacun dans leur coin, Dave et Laura Warton s'étaient tenus éloignés du groupe. Il était même probable qu'ils n'aient eu de la scène qu'un écho lointain. La scène se terminait sur un long zoom du visage de Laura.

— D'accord, fit Bosch. Voilà qui change tout en effet. Qu'est-ce que ces deux-là pouvaient bien foutre à Deauville ces derniers temps ? En tant que dealers, je ne vois pas. Si j'en crois le rapport de votre collaborateur, J.-L. B. se fournissait en came au Luxembourg à l'époque.

— Exact, Harry. C'est un certain Klaus Hoovens, ressortissant hollandais, qui lui fournissait l'héroïne. Il a fini par se faire coincer à Évrange, en Lorraine, entre Metz et Luxembourg. Il faisait le plein de sa Ferrari à une station Total lorsque la brigade des stupés française lui est tombée dessus.

— Ouais, fit Bosch qui continuait à feuilleter le rapport. Au fait, vous avez vu ce guignol ? demanda-t-il à Mary en lui montrant la photo d'un type sur les pages imprimées.

Il s'agissait d'un homme d'une quarantaine d'années au physique agréable mais au regard vide et froid. La photo le représentait habillé d'un léger costume clair de très bonne facture, et curieusement coiffé d'un panama. Ce qui, au final allait bien avec ses cheveux calamistrés et sa barbe courte couleur de jais.

— Ah ! oui, fit Mary en avisant le portrait d'un producteur de séries télévisées françaises. Gaspard Daillant. C'est lui qui a lancé la carrière de ce pauvre J.-L. B.

» Passepoil précise qu'il était aussi son petit ami à une certaine époque. Ça ne m'étonne pas vraiment, d'ailleurs. Il faut dire, précisa Mary, que ce Daillant a eu beaucoup de succès avec ses téléfilms dans notre pays. Enfin, les avis étaient partagés quant à ses talents de cinéaste. Ce qui est sûr, cependant, c'est que, de l'avis des spécialistes, seul J.-L. B. crevait l'écran dans ses productions.

— D'accord, fit Bosch en hochant la tête avant de rendre le rapport à Mary.

» Bon, continua-t-il, je pense qu'il ne nous reste plus qu'à mettre la main sur Hopkins, et rapidement. Parce que de toute façon, quel que soit le mobile, ce salopard était certainement payé pour éliminer J.-L. B. On est d'accord là-dessus, Mary ?

— Pour moi, il n'y a pas beaucoup de place au doute non plus, Harry. Reste à savoir qui a commandité le crime. Et je...

Elle fut interrompue par la sonnerie de son portable, tandis que Bosch recevait lui aussi un appel sur le sien. Tous deux s'éloignèrent du box afin de s'isoler le temps de leurs communications respectives.

— Allô ! Mary ? C'est Moulin.

— Jean-Paul ? fit Mary incrédule. Qu'est-ce qui se passe ? Le congrès t'ennuie tant que ça ?

— Pas qu'un peu. J'aurais préféré être sur le terrain avec toi, ma puce. Mais bon, ce n'est pas pour ça que je t'appelle. Écoute-moi bien, on vient de retrouver une certaine Laura Warton assassinée de la même façon que J.-L. B. Morte par rupture des vertèbres cervicales. Bosch a été prévenu en même temps que toi par son chef, le lieutenant Grandle. Il paraît que c'est fortement lié avec l'enquête que vous menez tous les deux.

— Eh ben, souffla Mary, tu ne crois pas si bien dire, soupira-t-elle. Merci Jean-Paul.

Harry et elle refermèrent leurs portables presque en même temps. Chacun à une extrémité de la pièce, ils se lancèrent un regard à la fois complice et navré.

— Pas besoin de vous faire un topo, Mary. On n'a plus qu'à se rendre sur la scène de crime. Ce n'est pas loin de Hollywood Boulevard. On l'a trouvée il y a deux heures à peine, non loin d'un petit jardin public fréquenté généralement par des baby-sitters, des profs et quelques étudiants.

Après de longues minutes de circulation dans l'enchevêtrement terrestre et aérien des autoroutes entrecroisées de Los Angeles, ils arrivèrent enfin là où avait été découvert le cadavre de Laura Warton, qui avait été la maîtresse de J.-L. B. Cette découverte faisait apparaître aux deux policiers que le commanditaire du meurtre de cette dernière était désormais à leur portée. Le *modus operandi* étant le même que pour l'acteur, les deux crimes portaient la même signature.

A priori, seule Kate Tarloc faisait à présent figure de coupable présumée. Après avoir organisé l'assassinat de son ex-amant, conformément à ses menaces de Deauville, elle avait très bien pu, dans sa folle logique, faire éliminer sa rivale pour se venger de toutes les humiliations dont elle pensait avoir été l'objet. Sa jalousie malade, après qu'elle fut privée du premier rôle féminin dans le film de Dave Warton, l'avait poussée à engager une équipe de tueurs pour parvenir à ses fins.

En gros, c'est un peu ce que pensaient Mary Lester et Harry Bosch en arrivant sur la scène de crime délimitée par des rubans de plastique jaune. Les flics du LAPD avaient fait installer une large zone de sécurité tout autour du square, car l'endroit était fort fréquenté.

Bien entendu, le légiste Joe Felton était déjà sur place avec son équipe, de même qu'un grand nombre de flics du LAPD de diverses sections qui enquêtaient sur place, qui en combinaisons blanches, qui en uniformes, voire en costards sombres, façon agents du FBI. On attendait, à ce qui se disait, l'inspecteur Ignacio Ferras, coéquipier de Bosch, dans la demi-heure qui allait suivre. Bosch pensa qu'il avait dû être retenu à cette heure de fin de matinée sur la voie 405, toujours encombrée. Ce n'était pas nouveau.

— Venez, dit Bosch à Mary. À part Felton, je ne vois pas qui pourrait nous apprendre ce qu'il y a vraiment à savoir sur ce qui s'est passé.

Elle le suivit aveuglément, sans cesser toutefois de jeter des regards curieux à droite et à gauche. C'est qu'il y en avait des choses à voir sur une scène de crime... « Surtout à Los Angeles », pensa-t-elle. Tout semblait aller bien vite à son goût.

— Vous allez voir, fit Felton à l'adresse de Bosch et de Mary. On a tué cette fille de la même façon que son petit ami. Dans les deux cas, le type qui a fait ça s'est servi de ses deux avant-bras et de ses paluches. Un truc qui ne pardonne pas si l'on s'y prend bien. Je peux même vous préciser qu'il est certainement gaucher, que c'est un type de taille moyenne, mais avec des bras sacrément puissants, c'est évident, ajouta-t-il en mimant une sorte de strangulation. Vous avez là des crimes délicats, en quelque sorte, ajouta Felton, souriant. Venez, c'est par ici, indiqua-t-il.

Mary et Bosch, à qui Felton n'avait finalement pas appris grand-chose, étaient tous deux penchés sur le cadavre de Laura Warton. Le corps gisait sous une pellicule plastifiée noire et l'un de ses bras en émergeait. Tous deux suivirent l'orientation de ce bras qui semblait avoir voulu attraper quelque chose qu'il n'avait de toute évidence pu atteindre. Tout semblait indiquer que la victime avait été tuée net avant que son geste pour se libérer n'aboutisse.

Au bout du bras de la jeune femme, un objet étrange, trop grand pour elle, et pour tout dire incongru, pendait à hauteur du poignet. Ça ressemblait à un étrange bracelet. Simultanément, ils se regardèrent, sidérés.

Au poignet de Laura Warton, dont le visage semblait sourire de façon quasiment lunaire, trônait la montre si caractéristique de Dave Warton. Une montre en métal gris, genre titane, presque aussi grosse qu'un petit réveil et dont le cadran en verre minéral, outre ses aiguilles rouges, laissait apparaître son étrange mécanisme qui ressemblait à un puissant moteur miniature.

— Bon sang, fit Bosch, c'est la montre de Warton qu'elle porte là. Qu'est-ce que ça signifie ?

Et il entreprit d'ôter l'instrument du poignet de la morte après avoir enfilé des gants en latex. Il examina l'objet en tous sens, puis le tendit à Mary qui l'observa à son tour. C'était bien la grosse montre qu'elle avait vue la veille au poignet du producteur, une BRM, un modèle R50T très réputé, d'après ce que Bosch en avait conclu. Mais elle eut un sursaut lorsqu'elle lut, gravée sur le fond du boîtier l'inscription "*To J.-L. with love. Laura*" (à J.-L. avec amour. Laura).

— Ça alors dit Mary en regardant Bosch interdite. Vous pensez comme moi, Harry ?

— Y'a des chances, Mary. Votre collègue Passepoil écrit dans son rapport que J.-L. B. collectionnait les montres de valeur. Celles à complications, surtout. Et cette BRM en est une. Tous les sportifs branchés, les pilotes ou les acteurs de la planète people souhaitent en avoir une, s'ils ne l'ont pas déjà ; en Californie comme ailleurs. Par contre, quand on a retrouvé son corps à Echo Park, notre homme ne portait pas de montre. Bizarre pour un jogger... Son assassin a très bien pu la lui piquer...

— Oui, continua Mary, et la refourguer à Warton ! ajouta-t-elle insidieusement.

Bosch hochâ la tête en signe d'acquiescement.

— Et de fait, ça nous ramène à Tête-de-Bille, alias Frankenstein, alias Darren Hopkins, compléta-t-il. Il va être temps de le coincer, cet enfoiré... Et pour le coincer...

Ça avait fait tilt dans l'esprit des deux inspecteurs. Ils se relevèrent en même temps, échangèrent à peine un demi regard et foncèrent en courant vers la Crown Vic qui attendait à cent mètres de là. Il n'y avait plus de place pour le doute. Warton avait très bien pu payer Hopkins pour tuer sa femme Laura, par pure jalousie.

Ils rejoignaient la voiture, lorsque soudain, ils les virent.

— Attendez Harry, cria Mary un peu essoufflée en tirant son équipier par la manche de son costume. Regardez, là, le type avec le panama. Et l'autre, avec lui, Frankenstein, le nabot à la tête de bille...

— Merde ! jura Bosch, Hopkins et ce guignol de producteur français, avec son putain de chapeau de paille... Il faut coincer ces deux tarés, fit-il à l'adresse de Mary. Allez, on fonce.

Les deux inquiétants personnages se tenaient à distance en arrière des banderoles délimitant la scène de crime. Bien qu'ils se trouvaient mêlés à de nombreux badauds, Mary et Bosch ne les avaient pas quittés des yeux. Mais la situation avait alors évolué trop rapidement et ils n'eurent pas le temps d'esquisser un geste dans leur direction que les deux hommes les avaient déjà repérés. Voyant Bosch et Mary débouler dans la rue en courant vers la voiture de police, ils avaient aussitôt pris la fuite en courant avant de s'engouffrer dans une puissante Pontiac qui, moteur hurlant, démarra aussitôt dans un long crissement de pneus.

Harry Bosch démarra lui aussi sur les chapeaux de roues, actionnant la sirène du véhicule pour justifier les excès de vitesses autorisés aux voitures de la police de Los Angeles dans le cadre d'une réglementation aussi précise que tatillonne. Mary, par réflexe, vérifia que sa ceinture de sécurité était bien attachée.

Rapidement, prenant en chasse la Pontiac, ils quittèrent les environs d'Hollywood Boulevard pour se diriger vers Beverly Hills. Au passage, Mary crût reconnaître la luxueuse villa de Dave Warton qu'ils abordaient cette fois-ci en sens inverse par rapport à leur première visite, du moins c'est ce qu'il lui sembla. Harry, se concentrant sur sa conduite, avait fini par éteindre la sirène de la voiture, absolument assourdissante. Ils n'échangèrent pas un mot pour autant. L'un et l'autre savaient à quoi s'en tenir, à présent.

Ils s'étaient peut-être plantés sur toute la ligne en soupçonnant Dave Warton d'avoir fait tuer sa femme. Même si ça restait à vérifier, il leur paraissait plus plausible maintenant que c'était plutôt Bernard Daillant qui avait payé Hopkins pour éliminer J.-L. B. et Laura Warton. À tous les coups, il avait voulu se venger de son ex-petit copain qui l'avait largué. Il n'avait pas dû apprécier, c'était certain. De plus, il n'avait pas digéré non plus d'avoir perdu son acteur fétiche tombé dans les bras de la femme de Warton. Ainsi, faisait-il d'une pierre deux coups en faisant assassiner à la fois sa rivale et celle qui lui avait aussi volé son fond de commerce.

Toutefois, si ces suppositions s'avéraient exactes, une question restait encore en suspens dans leur esprit : comment la montre de J.-L. B. avait-elle pu se retrouver au poignet de Dave avant de finir contre toute attente à celui de Laura ?

Bon, d'accord, celle-ci avait en toute vraisemblance transité de Laura à J.-L. B. dans un premier temps. Mais ensuite, son parcours avait sûrement dû être plus sordide. L'instrument avait certainement été prélevé sur le cadavre de l'acteur par Hopkins qui avait pu ensuite le proposer à Warton moyennant une prime. Ce dernier l'aurait alors porté tel un trophée, allant même jusqu'à défier la police avec un détail dont il n'imaginait apparemment pas l'ampleur. Ensuite, c'était le flou le plus complet. Cependant, quelque chose parlait aux deux policiers. Laura Warton avait dû dérober à son mari la montre qu'elle avait initialement offerte à son amant, en signe de colère et de dépit. De fait, elle avait certainement voulu la porter elle-même par provocation. Sans doute voulait-elle afficher aux yeux de tous qu'elle n'était pas dupe et pensait que son amant ait pu être assassiné par son mari.

Lorsque les longs bras arachnéens d'Hopkins s'étaient refermés sur son cou gracile pour la tuer, elle avait sans le vouloir brandi entre elle et son meurtrier le symbole de ce qui la reliait encore à son amour disparu.

L'autre imbécile ne s'en était même pas aperçu... Comme quoi l'histoire ne se répète pas souvent deux fois de suite.

Pour autant, il était évident que si Dave Warton avait hérité de la montre de l'amant de sa femme, ça pouvait induire qu'il était lui aussi dans le coup, et donc toujours suspect dans l'affaire du meurtre de J.-L. B. L'affaire rebondissait sans cesse et il était temps de mettre la main sur les présumés coupables.

Bosch, qui s'employait à rattraper Hopkins et Daillant, donna quelques instructions par le biais de la radio de bord de la voiture. Puis il demanda à Mary de charger le lieutenant Grandle de faire arrêter Dave Warton, Jessie Kendall et Kate Tarloc.

— Il est temps d'avoir enfin une discussion sérieuse avec tout ce beau monde, lui dit-il. Tenez, ajouta-t-il en lui tendant son portable, appelez donc votre collègue Moulin sur ce numéro simplifié – c'est un code de chez nous –, il fera suivre. Grandle et lui ont l'air de bien s'entendre, on dirait.

— Ah, vous avez remarqué aussi ?

— Oui, notez bien, nous, on ne s'entend pas trop mal non plus, pas vrai ?

— Pas faux, Harry, mais pour être franche, j'aimerais que cette poursuite en bagnole ne dure pas encore une éternité, répliqua Mary en saisissant l'appareil de Bosch.

Et elle se rencogna sur son siège, sans lâcher la poignée de maintien ancrée dans le pavillon de l'auto lancée à toute allure.

— N'ayez crainte, Mary, ces deux fumiers vont se faire coincer rapidement. J'ai branché deux voitures de police sur notre fréquence, les hommes d'Ignacio Ferras ne vont pas tarder à rappliquer. Au moment où je vous parle, ils nous rejoignent grâce au GPS.

— Ferras... celui qui veut qu'on l'appelle Iggy ? demanda Mary.

— Oui, mais je crois que pour moi, ça restera toujours Ignacio.

— D'accord, Harry, lui répondit-elle, indulgente.

Toutefois, très peu rassurée, Mary, qui commençait même à avoir vraiment peur dans cette grosse voiture malmenée qui tanguait et couinait au beau milieu de la circulation de L.A., se mit en devoir de joindre le commissaire Moulin, représentant la délégation française au congrès

international de la Police. Ben oui, ce dernier transmettrait au lieutenant Grandle, ainsi que l'avait pronostiqué Bosch. Pas de doute là-dessus, se dit-elle en composant le numéro.

Mary Lester venait à peine de reposer le portable de Bosch, qu'elle vit avec effarement arriver sur eux l'arrière de la Pontiac des fuyards. Elle comprit que celle-ci venait d'être coincée par une voiture de police à une intersection de l'avenue bordée de palmiers qu'ils parcouraient à toute vitesse. Il y avait eu de formidables bruits de pneus maltraités, et quelques dérapages spectaculaires en pleine ville, exactement comme dans la plupart des feuilletons américains... Aussitôt, Bosch avait freiné brutalement mais n'avait pu éviter de percuter l'arrière de la Pontiac d'Hopkins. Mais c'était presque à se demander s'il ne l'avait pas fait exprès, au bout du compte. Tout était allé très vite après le choc, et Bosch était promptement sorti de la voiture, l'arme au poing. Ne déméritant pas, Mary l'avait suivi, les jambes un peu tremblantes, mais tenant fermement son Sig Sauer à deux mains. Ils avaient aussitôt encerclé la voiture, Harry tenant en joue Hopkins au bout de son Kimber .45 tout en lui récitant machinalement ses droits, Mary pointant son arme sur Daillant, lui enjoignant de ne surtout pas bouger. Les deux gaillards semblaient sonnés, heureusement.

Les flics d'Iggy s'occupèrent du reste et prirent en charge les clients interceptés. C'était mission remplie pour Mary et Bosch qui regagnèrent leur voiture. Au passage, Mary remarqua que celle-ci était très peu abîmée, car équipée d'un gros pare-chocs rapporté style auto-tamponneuse, monté devant la calandre.

Décidément, ces Américains étaient de grands enfants ! Prévoyants, sans doute, mais de grands enfants tout de même.

Les conclusions de l'enquête, menée tambour battant, se firent presque en douceur, au siège du LAPD à Parker Center. Les interrogatoires des différents suspects allèrent bon train, et Mary y fut conviée comme s'il se fut agité de n'importe quel inspecteur de la brigade des vols et homicides. Son compatriote, le commissaire Moulin, ainsi que le lieutenant Larry Grandle y étaient peut-être pour quelque chose.

Elle fut chargée plus précisément d'interroger Bernard Daillant et Kate Tarloc, alors qu'Harry Bosch en faisait autant avec le couple Hopkins-Kendall et Dave Warton.

Si le réalisateur français lui avait paru d'un abord froid et hâbleur, cet homme au costume clair et au panama n'avait pas fait le fier bien longtemps. Trop d'éléments l'accablaient.

De son côté, Kate Tarloc semblait sous le choc à présent. Elle n'avait pas fait tuer son ancien amant. Cela se sentait et ne trompait pas. Capable des plus grandes colères à son égard, l'idée de passer à l'acte ne l'aurait pas même effleurée. Elle faisait partie de ces gens entiers qui n'ont rien à cacher. Pas même à la Police. Quant à sa cousine, pour qui elle nourrissait une haine non dissimulée, elle jurait qu'elle aurait été bien en peine de commanditer qui que ce soit pour la supprimer. Non, s'il avait fallu le faire, elle l'aurait certainement étranglée elle-même, de ses propres mains. Sauf que l'occasion ne s'était pas présentée, et que finalement elle n'avait jamais tué personne, ce qu'elle ne regrettait pas.

Tout ce qu'elle espérait à présent, de toute son âme, c'était qu'on mette la main sur cet enfant de salaud qui avait tué le seul type qu'elle avait vraiment aimé dans sa chienne de vie.

« Certainement bien plus que Laura n'en aurait jamais été capable », avait-elle ajouté avant d'éclater en sanglots.

Gaspard Daillant avait été bien plus réticent à parler, mais les charges qui pesaient contre lui, sa présence à Los Angeles, et qui plus est sur les lieux du crime en compagnie d'Hopkins, ne plaidaient certes pas en sa faveur. Aussi, avait-il vite compris qu'il était cuit et avait-il fini par se mettre à table. Il avait bien sûr juré ses grands dieux qu'il n'était pour rien dans cette affaire, mais Mary lui avait fait comprendre qu'Hopkins l'avait déjà balancé à l'heure qu'il était, et que son intérêt était de lui dire la vérité.

C'est ainsi qu'elle apprit que le producteur français avait été contacté peu avant le festival du film américain de Deauville par la belle Jessie Kendall. Celle-ci lui avait ni plus ni moins proposé les services de Darren Hopkins, en qui elle avait toute confiance, pour éliminer sa rivale, Laura Warton. D'abord, il n'avait pas été d'accord, malgré son ressentiment à l'égard de J.-L. B. et de sa nouvelle maîtresse. Mais la jeune femme, fort persuasive et sereine, lui avait assuré la plus grande discrétion dans l'affaire, d'autant que, celle-ci réglée, les soupçons de la police se porteraient immanquablement sur Dave Warton, son mari jaloux, mais aussi et surtout sur Kate Tarloc qui, ivre de rage, ne manquerait pas de menacer publiquement l'acteur et sa nouvelle compagne.

Subjugué, Daillant avait fini par donner son accord à la belle Jessie. Après tout, il ne risquait pas grand-chose. Et puis, il pouvait ainsi se venger, à finalement peu de frais. D'ailleurs, sa jalousie à l'égard de Laura Warton pouvait ainsi y trouver son exutoire. Au final, c'était bon à prendre.

Mais quelque chose n'avait pas tourné rond dans l'histoire, et peu après, lorsqu'il avait appris l'assassinat de J.-L. B., il s'était envolé pour Los Angeles, bouleversé. Là, il avait rencontré Hopkins qui lui avait assuré que ce coup-là n'était pas prévu mais qu'il fallait profiter pour agir vite et de la même manière pour orienter la police sur un *serial killer* sévissant dans le monde du show-biz. Il n'avait rien pu faire d'autre que de suivre celui qu'il avait payé pour se venger.

Fatiguée après deux heures de travail, Mary Lester sortit de la salle d'interrogatoires et se dirigea vers une machine à café, cherchant un *mug* comme une somnambule.

« Allons bon, se dit-elle, voilà que j'entre dans le moule du LAPD, à présent. Si Jipi me voyait, ou bien ce cher commissaire Fabien, ils me prendraient peut-être pour Lilly Rush... »¹

Elle vit arriver Harry Bosch quelques minutes plus tard. Il semblait soucieux, mais son regard était pétillant, sans doute à cause de l'excitation provoquée par ses propres interrogatoires. Elle crut comprendre, rien qu'à le regarder, qu'il détenait sans doute la clé de l'affaire. Du moins à eux deux, la tenaient-ils enfin. Ils allaient enfin pouvoir en discuter. Son café avalé, Mary sentit l'adrénaline la parcourir. Elle avait hâte de tout savoir, et le moment lui parut propice. C'était à n'en pas douter l'effet LAPD. Elle entendait encore la voix de Bosch lui dire : « Drogue. Assassinats ! Bienvenue à L.A., capitaine Lester ! »

Il se servit lui aussi un *mug* de café, s'appuya contre une cloison. Il regardait Mary, sans toutefois lui poser la moindre question, même si son regard paraissait interrogateur.

— Vous en tenez déjà un ? lui demanda-t-il après avoir avalé une gorgée de café.

— Oui, Harry. Daillant a avoué pour Laura. Il semblerait qu'il ait été fortement manipulé par Jessie Kendall, ce qui bien sûr ne l'excuse en rien.

— C'est bien ça, Mary. Jessie est l'instigatrice de tout ce bordel. Elle a su attiser la haine de Daillant et de Warton. Malgré tout, ça fait d'eux des assassins par procuration.

Et Harry lui raconta ce que lui avaient appris ses propres interrogatoires.

— Jessie fournissait bien la drogue à J.-L. B. Elle s'était infiltrée dans son sillage après avoir pris la relève du Hollandais arrêté au Luxembourg, juste avant le Festival du film américain de Deauville et l'envol de l'acteur pour L. A. Mais à ce moment-là, il n'avait plus le sou, vu qu'il avait lâché Daillant et qu'il avait contracté des dettes. L'autre ne lui a pas fait de cadeau.

» Pris en charge par Warton, ce dernier n'a pas voulu faire face à toutes ses dépenses en héroïne et autres saloperies tant que le film ne serait pas terminé. C'est alors que Jessie Kendall s'est mise à le harceler en jouant sur la corde sensible de son protégé qui couchait avec sa femme. Quoiqu'on ait pu en dire, Warton était jaloux. Sans doute aimait-il Laura ; enfin à sa manière. Ça a fini par le ronger, et de fait, il n'en pouvait plus. Jessie le savait. Son travail de sape a fini par réussir.

1 . Cf. série télévisée *Cold Case, Affaires classées*.

» Pressée de se faire payer, elle a alors proposé un deal à Warton, si l'on peut dire : «Tu termines ton film, tu me paies ce que tu me dois et je te débarrasse du *frenchie* moyennant un petit supplément, puisqu'il te coûte si cher et qu'il t'a piqué ta femme. La moitié de son cachet devrait suffire. On partage 50-50 ! Ainsi, on est gagnants tous les deux. C'est à prendre ou à laisser.»

» Dave Warton a fini par marcher dans la combine, d'autant que Jessie n'avait pas manqué de le menacer s'il refusait le marché. Et contrairement à ce qu'il nous avait dit, lorsque nous lui avons rendu visite chez lui, le film était déjà bouclé quand J.-L. B. s'est fait buter par Hopkins. Du coup, je crains fort que ce ne soit pas vraiment le chef d'œuvre annoncé. Sûrement encore une série B.

— Heureusement qu'il y a eu la montre de J.-L. B. pour nous servir en quelque sorte de fil conducteur, intervint Mary Lester. Parce que la fameuse vidéo figurant dans le rapport de mon collègue Passepoil aurait pu nous aiguiller sur la fausse piste de Kate Tarloc. Ce qui aurait rendu l'enquête bien plus difficile.

— Oui, Mary, cette montre nous a rendu un fichu service. En la volant sur le cadavre de J.-L. B. pour la fourguer à Warton, Tête-de-Bille a commis la plus belle erreur de sa carrière d'étrangleur. Il n'est pas prêt de s'en remettre, je vous le garantis.

» Comme quoi, ce sont les victimes qui, cette fois-ci, nous ont dicté la marche à suivre pour arrêter leur assassin... Et puis nous avons eu la chance de le repérer avec Daillant sur le lieu du crime de Laura Warton. Il avait omis dans sa précipitation de récupérer l'objet après l'avoir étranglée. Il s'en est rendu compte peu après et c'est en voulant aller le rechercher que nous avons pu le coincer, ainsi que le cinéaste français, l'homme au panama.

» Quant à la vidéo, heureusement que nous l'avons, finalement ; parce que je sais à présent qu'elle devait servir à Jessie pour incriminer Kate dans l'affaire J.-L. B. Elle avait décidément pensé à tout ! Et Kate aurait bien pu tomber sur ce coup-là, en effet. C'est donc une chance que votre collègue informaticien ait réussi à la pirater.

Mary acquiesça d'un signe de tête. Elle était assez estomaquée par la tournure qu'auraient pu prendre les événements, sans la perspicacité de ce bon Passepoil et la fameuse montre BRM.

— Eh bien, Harry, dit-elle avec un réel soulagement, dans cette histoire, on peut dire que Jessie Kendall s'est montrée tout ce qu'il y a de diabolique. Si je vous disais que c'est sur sa demande expresse que Daillant a eu l'idée de tourner la vidéo à Deauville ! Dans le but de faire peser les soupçons sur Kate et de se disculper ainsi du meurtre de Laura, en cas de pépin ! Jessie et Hopkins s'étant tout naturellement chargés d'orchestrer la manœuvre...

Bosch hocha la tête, presque incrédule.

— Génial, dit-il d'un ton las. J'ai souvent pensé que plus rien ne pouvait m'étonner dans le milieu du crime. Je m'aperçois une fois de plus que ce domaine ne connaît pas de limite.

» Convenez avec moi que nous avons eu affaire à de sacrés tordus, enchaîna-t-il.

— « Tordus » est le mot qui convient... Effectivement, Harry.

— Bon, continua Bosch. Les gars des vols et homicides vont finir le boulot. On a bien mérité un peu de repos, vous ne croyez pas ? Si on allait souper quelque part ? Ça nous changerait un peu de ce panier de crabes... Je connais un endroit bien, pas très loin de Sunset Boulevard. On y a une superbe vue sur l'océan. Qu'en dites-vous, Mary ?

— J'accepte volontiers, Harry. Mais figurez-vous que j'ai envie de fruits de mer !

— Alors vous ne serez pas déçue, c'est leur spécialité ! Allons-y.

Dans l'Airbus A.330 qui ramenait la délégation française de la Police de New York à Paris, Mary était songeuse en regardant l'océan tout en bas. Il y avait peu de nuages et à l'horizon le ciel et la mer se confondaient dans de magnifiques tons bleus, à peine voilés par une légère brume.

Elle repensait parfois à cette enquête trépidante menée avec le célèbre Harry Bosch en plein Los Angeles. Cet homme ne lui avait pas déçu. Il s'était montré très prévenant à son égard. Elle se

plaisait à penser qu'il eut pu être pour elle une sorte de grand frère, s'il n'y avait eu toute cette distance entre eux.

Mais, et cela lui faisait vraiment plaisir, Harry lui avait promis de lui rendre visite en France. « Pour Noël », avait-il précisé joyeusement. « Si bien sûr ça ne vous dérange pas », avait-il ajouté, comme pour s'excuser du côté intrusif de sa proposition, alors qu'ils dégustaient de l'excellent homard non loin de l'océan Pacifique, dans ce remarquable restaurant où ils s'étaient rendus ensemble. Mary s'était sentie touchée par la sensibilité de cet homme sincère, intègre et sans détour.

« Vous serez le bienvenu chez moi, en Bretagne, lui avait-elle répondu. Vous verrez, Harry, c'est aussi une région magnifique. Je vous ferai visiter. J'espère seulement que nous n'aurons aucune enquête à y résoudre ! — Au diable les enquêtes, Mary. Et puis, il y a bien longtemps que je souhaite passer Noël loin de la Cité des Anges. Alors la France, la Bretagne, avec un ange tel que vous pour guide, ça me convient ! Oui, ça me convient vraiment », avait-il ajouté avec un bon sourire.

« Allons bon, se dit Mary, j'espère qu'Harry ne s'est pas imaginé que je suis si angélique qu'il le pense ! Il pourrait fort bien être déçu... Quoi que... »

Et elle ne put s'empêcher de sourire à cette idée.

— À quoi penses-tu, ma puce ?...

C'était le commissaire Moulin, placé à ses côtés, qui venait de lui poser la question, la sortant de sa rêverie. Il la regardait avec une pointe de curiosité dans le regard.

— Ah ! Jean-Paul, lui dit-elle, un peu gênée, figures-toi que je repensais à cette enquête de fous à Los Angeles. Heureusement qu'Harry Bosch a été vraiment sympa avec moi... Je me demande bien ce que j'aurais pu faire sans lui. C'était vraiment une drôle d'affaire, tu sais.

— Mais tu n'as pas démerité, Mary ! Tu as parfaitement tenu ton rôle, je t'assure, et Grandle était enchanté par ta compétence et tes services rendus au LAPD !

Mary le regarda incrédule.

— Tu ne me charries pas un peu, là, Jean-Paul ?

— Mais non, Mary, je te jure !... Dis donc, ajouta-t-il en fronçant légèrement les sourcils, tu ne serais pas un peu amoureuse toi, par hasard ?

Elle tourna lentement la tête vers lui, son regard pétillant et clair croisant les yeux bleus rieurs du commissaire.

Ils éclatèrent de rire en même temps.

JEAN-CLAUDE COLRAT et ALAIN GRANDIL
Orléans, Florange, août-décembre 2009